

« L'impossible chromo : 'L'Enfant sauvage' chez Anouar Benmalek et Boualem Sansal » dans *Enfants sauvages, Cahiers Robinson*, n°12, 2002, CRELID, Université d'Artois, pp. 251-263.

L'impossible chromo : "l'enfant sauvage" chez Anouar Benmalek et Boualem Sansal (Extraits)

L'enfant a été un personnage privilégié des romans écrits pendant la période coloniale par les écrivains colonisés. Dans la littérature algérienne, par exemple, les figures de Fouroulou (Mouloud Feraoun), d'Omar (Mohammed Dib) sont les symboles d'enfances difficiles mais "apprivoisables" à l'échelle des "valeurs" négociées entre colonisateurs et colonisés : en lisant leur histoire, on suivait un apprentissage dessinant la trajectoire de l'enfant colonisé, du monde de la "tradition" à celui de la "modernité".

Ces dernières années, dans le regard littéraire porté sur lui, l'enfant semble trouver ou retrouver ses ombres et l'indéchiffrable message qu'instaure sa présence en texte. En introduction au numéro des *Cahiers Robinson* consacré à "l'enfant des colonies", Francis Marcoin soulignait déjà "le caractère complexe de cette "entrée par l'enfance, [qui], loin de signifier une simple nostalgie, nous fait entrer au cœur de la réflexion et de l'écriture, au cœur d'une création littéraire partagée entre le rêve de fuite et la volonté de comprendre."¹

Deux écrivains ont publié, à la rentrée 2000, un roman dont le titre met "l'enfant" en exergue. Ils situent leurs fictions à des périodes différentes dans le temps et l'espace : l'un, à la fin du XIX^e siècle en Nouvelle Calédonie et en Australie, l'autre, dans l'Algérie de 1995. Les deux romans paraissent la même année, en 2000. Anouar Benmalek édite *L'Enfant du peuple ancien* chez Fayard et Boualem Sansal, *L'enfant fou de l'arbre creux* chez Gallimard.

Si l'on reprend la première acception avancée pour "enfant sauvage", "enfant qui aurait échappé à la civilisation et dont le retour chez les hommes motive une description ou un récit", nous sommes au cœur même de nos deux romans, les termes d'échappée, de retour et de civilisation étant, dans chaque cas, à préciser.

Par l'expérience de l'exterminé

« Ecrire c'est éprouver et faire l'épreuve de différentes expériences. »²

Anouar Benmalek est désormais auteur d'une œuvre conséquente le plaçant parmi les écrivains algériens les plus marquants. L'enfant est présent dans ses autres œuvres mais c'est celle où il apparaît en titre qui retiendra ici l'attention.³ L'intention première du romancier était de construire une fiction à partir d'un couple formé d'un Algérien et d'une Française, déportés en Nouvelle Calédonie, après les répressions de 1871, celle de la Commune en France et celle de la Révolte d'El Mokrani en Algérie. Recherchant des informations sur les

¹ - *Présentation*, n°7 des *Cahiers Robinson*, Université d'Artois, 2000, p.14.

² - Anouar Benmalek in "Un incroyable malentendu", par Dominique Le Boucher dans *Algérie Littérature/Action*, (Marsa Editions), n°47-48, Janvier-Février 2001, p.125.

³ - Son roman précédent, *Les Amants désunis*, en 1998, a été depuis traduit en 8 langues et réédité en poche. *L'Amour loup*, superbe roman de 1994 (L'Harmattan) vient d'être réédité en 2002 chez Pauvert.

évasions des déportés vers l'Australie, il tombe sur une phrase qui ré-oriente complètement son projet :

« "Le dernier loup de Tasmanie a disparu en 1870, en même temps que le dernier des aborigènes à la suite d'un massacre perpétré par les colons anglais"... Cette phrase m'a fait sursauter, car je venais d'apprendre incidemment le massacre de tout un peuple cité comme "détail" devant ce qui paraissait choquer l'auteur : la disparition d'un animal.

Ce génocide, dans toute l'acception moderne du terme, devient à partir de ce moment le cœur du livre. »⁴

C'est donc ce dernier des Aborigènes qui est l'enfant "sauvage" du roman. Kader et Lislei, les deux déportés évadés, trouvent sur le bateau de leur passage "vers un pays neuf, peuplé d'anciens bagnards anglais et de "sauvages", un enfant enfermé dans une cage." Comme l'écrit Jean-Paul Dollé : "toute la question est de savoir qui sont les véritables sauvages, car nos deux héros apprennent peu à peu à reconnaître la véritable sauvagerie. Emus par la détresse extrême du jeune enfant aborigène, Tridarir, dernier représentant de la tribu de Tasmanie décimée par les colons, ils décident de le soustraire à la cupidité de ses ravisseurs qui veulent le vendre à d'étranges collectionneurs."⁵

La première partie du roman est consacrée à Kader et à Lislei pour éclairer leur passé et comprendre ce qu'ils font sur le bateau de déportation qui vogue vers la Nouvelle Calédonie. La seconde partie introduit l'enfant. Elle est située et datée :

« *Jungle du Sud de l'île de Tasmanie, printemps 1875*

Pour lutter contre la douleur insupportable des aiguilles, l'enfant se mord les lèvres. Son cœur bat à se rompre : peut-être les chiens vont-ils finir par flairer sa présence? Il n'en peut plus de chagrin et de terreur. Comment est-ce possible? Les arbres, les pierres, la forêt tout entière peuvent donc assister à ça et rester imperturbables? Caché dans le buisson épineux qui lui laboure le dos, il observe les hommes surexcités s'engouffrer l'un après l'autre dans la cabane. » (p.75)

Après une telle entrée romanesque, l'enfant, qualifié communément par les "civilisés" d'enfant "sauvage", ne pourra plus être perçu comme tel car le romancier nous fait partager son point de vue et sa manière de "traduire" les événements incompréhensibles auxquels il assiste. En conséquence, toute complicité avec les chasseurs est impossible : l'inversion est imposée.⁶ Toutefois le récit qui suit rappelle sans cesse que si Tridarir est un enfant supplicié, il est, pour ceux qui le rencontrent, un "sauvage".

Une longue analepse dote l'enfant de la complexité de tout personnage romanesque : un passé, une famille, un lieu de vie, des brimades et des joies, un projet. Il a vécu trois ans avec ses parents dans la jungle et, malgré les dangers, la vie qu'ils ont recréée, hors de la captivité, leur a fait oublier parfois qu'ils "étaient parmi les tout derniers représentants des premiers habitants de la Tasmanie." Tridarir sait que si ses parents chantaient tout le temps, c'était pour revivifier "les sentiers sacrés des Rêves des Ancêtres." Si on ne le fait pas, la nature meurt de n'être plus chantée : "Et si plus aucun Rêve ne veille sur notre terre, nous n'aurons pas mérité d'avoir vécu, notre disparition sera plus vile que la mort!" (p.78) L'enfant sait mais il n'a pas eu le temps d'apprendre. Il se remémore ce qu'il a appris d'eux, en contradiction avec ce qu'il a appris des pasteurs anglicans les huit premières années de sa vie à la station. Il sait que les

⁴ - "Il était une fois les aborigènes..." par H.El Harim, *Le Matin*, quotidien algérien, n°2578, 19 août 2000, p.24. Cf. aussi la référence précédente pour les informations concernant le processus de création. Le roman a été choisi avec sept autres par les libraires de la FNAC pour la rentrée 2000.

⁵ - Compte-rendu de lecture de Jean-Paul Dollé dans *Le Magazine littéraire* de septembre 2000.

⁶ - Lorsqu'il est question des parents de Tridarir, le romancier leur attribue cette vision des "civilisateurs": ils étaient "rongés par l'épouvantable nostalgie du bonheur d'avant l'arrivée des Européens, ces cannibales qui avaient réussi à *manger* toute une nation avec leurs fusils." (p.86)

Anglais ont asservi les "Abos" du beau pays de "Droemerdeene". Il a été investi d'une mission qu'il va chercher désespérément à honorer jusqu'à sa mort: "Tôt ou tard, tu seras notre remplaçant" (p.81), lui ont signifié ses parents.

Mais des chasseurs les ont attrapés et Tridarir, caché, a assisté à leur dépeçage (ce n'est pas une métaphore) ; il est pris à son tour. Après sa capture, c'est toujours sa vision des choses qui est transmise au lecteur : la réduction aux signes essentiels qu'il observe accuse encore la bestialité des chasseurs et peu importe alors que la précision des répliques qu'ils échangent soit un peu invraisemblable. Elle transmet au lecteur le racisme viscéral qui les habite :

« Ça -il avait montré l'enfant- ça, c'est un animal et un animal, c'est toujours nu. Est-ce que ça t'effarouche, un kangourou dont tu vois le derrière? Non! Ou alors, ça t'excite un trou de cul de petit sauvage? » (p.120)

Ainsi les Blancs sont limités à leurs répliques, à leurs gestes et actes alors que la complicité s'instaure avec l'enfant terrorisé :

« Tridarir a attendu un bon moment avant que ses dents ne cessent de s'entrechoquer. Il a essayé de pleurer, en vain. Ses larmes n'ont coulé que les deux premiers jours. Et puis, comme un coup de poing, l'avait atteint la certitude qu'on ne pleure que si on attend une consolation. Mais qui pourrait encore le consoler si sa maman et son papa sont morts? »(p.123)

Devant les visages massacrés et conservés dans le sel de ses parents, il a "appris" à pleurer à l'intérieur de lui-même et s'est efforcé de retrouver les chants sacrés, "les paroles des chants de l'Émeu et du Varan, les Rêves de sa mère et de son père."(p.124) En vain. Car l'histoire de cet enfant "sauvage", c'est aussi l'histoire d'une éducation inachevée pour cause de barbarie conquérante, d'une culture effacée de l'histoire de l'Humanité.⁷

Avant que les deux évadés le découvrent, on partage encore un moment de forte complicité avec l'enfant qui n'a pour tout refuge, pour échapper à l'horreur de sa situation présente, que ses Rêves et sa vie antérieure :

« Quelque chose va se passer. Pour lui et pour les autres. Et ça ne peut être qu'une épouvante de plus. Alors rêver. Faire son plein de rêves. Rêver la mère vivante. Rêver le père vivant. Rêver la forêt protectrice et le fou rire du kookaburra. Rêver de ripailles de kangourous et d'émeus, déguster des œufs de petit pingouin et d'oiseau-mouton [...] Il voudrait mourir, Tridarir, pour n'être que ce désir : embrasser le sol et les fougères, remercier les animaux et les plantes pour leur amitié. » (p.135)

Ce n'est qu'à la moitié du roman (p.152) que Lislei et Kader découvrent l'enfant. La focalisation interne doit se partager désormais entre les trois personnages qui ne vont plus se quitter. Elle a tout de même une certaine prédilection pour Kader.⁸ Les réactions de Tridarir sont plus souvent décrites de l'extérieur et, sans la complicité antérieure, elles apparaîtraient comme celles d'un "enfant sauvage" :

⁷ - Dans les différents entretiens qu'il a donnés, A.Benmalek a beaucoup insisté sur l'exactitude des informations sur les Aborigènes transmises dans son roman. Cf. "un incroyable malentendu" de Dominique Le Boucher, art. cit. : "Les nombreux articles de presse qui ont parlé de ce livre insistaient beaucoup sur l'étrangeté du thème, sur l'histoire d'amour, sur les péripéties. Or pour moi il y a là un réel malentendu. J'ai d'abord voulu écrire un livre sur un génocide. Et je n'ai pas l'impression que cet aspect des choses ait été vraiment pesé à son poids [...] On a, dans ce cas de génocide, des données scientifiques très précises puisque Truganini, la dernière femme aborigène, est morte le 8 mai 1876 [...] Rien n'est absolument inventé [...] toutes les scènes les plus dramatiques concernant les Aborigènes sont bien réelles. Je ne me serais pas permis, face à des événements aussi fantastiques, d'inventer."

⁸ - Ce qui est assez intéressant car c'est le personnage le plus proche de l'auteur par l'origine et la culture. On retrouve ici les questions passionnantes posées par le romancier sud-africain André Brink dans son article, "Parler au nom de..." dans *Sur un banc du Luxembourg*, Stock, 1982, p.228 et sq.

« La capture est plus facile que prévu. Apercevant la femme et le capitaine et persuadé de n'avoir affaire qu'à eux, l'Aborigène se précipite dans la direction opposée. Il se heurte à Kader à l'affût derrière le canot de sauvetage. L'homme le ceinture. Le gamin rue de toutes ses forces, tente de griffer mais il claqué des dents. Bientôt ses forces l'abandonnent. Tout son corps est parcouru de frémissements. » (p.175)

Plus tard, il essaie de se servir d'une pioche contre Kader puis il le mord. Lislei prend le relais d'humanité et prodigue tous ses soins à l'enfant, l'extirpant, sans le comprendre, du gouffre où la mort des parents et sa capture l'ont plongé. L'enfant sauvage apparaît tel à ses chasseurs mais, parfois aussi, à Kader. Ici, A. Benmalek ne craint pas d'affronter la réalité historique de la pratique de l'esclavage chez les Arabes. Pour Lislei, il est simplement un enfant terrorisé, martyrisé auquel elle va offrir toute la protection maternelle qu'elle n'a pu donner ; l'amour qu'elle lui porte compense l'étrangeté qu'il manifeste.

Pour conserver la complicité du lecteur avec Tridarir, la narration élira trois fois encore la focalisation interne centrée sur lui. Ainsi aux pages 182 à 186 où se fait la jonction véritable entre les trois personnages ; aux pages 201 et suivantes où Tridarir tente de fuir lorsqu'il croit qu'ils sont sur son territoire ; Lislei et Kader le retrouveront, captif, chez un fermier et ils le rachèteront :

« *My God*, mais c'est un Nègre, un Aborigène, un fils de cannibale! Ils ne sont pas comme nous, ils ne souffrent pas comme nous, ces créatures. Vous me comprenez, j'espère? » (p.214)

La troisième fois enfin, lorsqu'ils récupèrent Tridarir parce que lui-même l'a voulu, parce qu'il n'a pu se faire à la vie avec des survivants des Aborigènes d'Australie et qu'il "choisit" définitivement Kader et Lislei comme parents (pp.313-312).

Ainsi, dans la compréhension de l'enfant "sauvage", le lecteur a toujours une avance sur Kader et Lislei. Lorsqu'ils l'acceptent, mettant en péril leur propre survie pour le protéger, Tridarir demeure pour eux une énigme dont ils ne comprennent pas nécessairement les réactions parce qu'ils ne partagent pas les mêmes références ; seule leur humanité commune les sauve de l'innommable. En effet Tridarir, dépositaire à travers la mémoire de ses parents, de la mémoire de son peuple, refait les chemins des Rêves pour que sa terre ne disparaisse pas. Il n'entraîne pas ses "parents" adoptifs dans cette complicité culturelle-là. A la première page du roman, lorsque Kader-Harry veille Lislei-Elisabeth mourante, il songe :

« Je cherche Tridarir, mon acolyte de toujours, l'être humain qui fut à un moment notre unique raison de vivre. Notre plus grande défaite aussi. L'Aborigène taciturne n'est pas là, disparu pour la journée. Ou peut-être, comme cela lui arrive parfois, est-il parti un mois ou plus pour une de ses étranges déambulations dans le désert dont il revient crasseux de poussière, mourant presque de faim et encore plus désespéré? » (p.13)

Demeurent toujours une inaccessibilité des êtres et des zones d'ombre qui n'entravent pourtant pas le respect humain. C'est un aspect du roman essentiel que "cette expérience de l'étrangeté radicale à l'intérieur même de l'exclusion - être exclu n'aide en rien à comprendre et à aider d'autres exclus",⁹ écrit un critique. Car, au moment où ils se rencontrent, "tout sépare les persécutés, déracinés d'oasis intimes, dépositaires de mémoires différentes, hantés par des rêves, des esprits, des repères étrangers aux autres" écrit, pour sa part Jean-Luc Douin.¹⁰ On pourrait compléter en affirmant qu'être exclu permet de tolérer la différence, parfois. C'est une utopie autour de l'enfant "sauvage" que crée A. Benmalek en inventant cette famille métisse qui ne tente pas de syncrétisme mais qui, par amour, exerce sa tolérance.

⁹ - J-P. Dollé art. cit.

¹⁰ - "Corps insurgés" par Jean-Luc Douin, *Le Monde des livres* du 22 septembre 2000, p.IV.

L'enfant du peuple ancien, L'enfant fou de l'arbre creux... Les deux titres inaugurent deux œuvres qui usent de moyens tout à fait différents, dans le genre réaliste, pour transmettre leur vision du monde.

Le roman d'Anouar Benmalek est un récit d'aventures fortement documenté où la prise de position de l'auteur est patente et voulue.

« Les Australiens n'ont pas subi du tout le même opprobre au sujet de ce génocide que les Allemands au sujet du génocide juif. Les génocides ne sont pas égaux. Ma réaction a d'abord été la peur de parler de ce sujet auquel je ne connaissais rien. Puis une sorte de devoir éthique s'est mêlé à l'envie d'écrire. Il est alors devenu évident que j'avais à jouer le rôle de passeur de mémoire. J'ai dû tout réécrire en centrant le livre sur le génocide, avec la volonté de ne pas en faire un livre politique. »¹¹

Le devoir de mémoire, tellement d'actualité, se concrétise ici autour de Tridarir que le romancier arrache à la sauvagerie pour le rendre à l'humanité commune. Il n'est ni symbole, ni figure allégorique mais un être humain aux spécificités civilisationnelles effacées. En faire un personnage romanesque l'inscrit dans l'imaginaire du lecteur comme une norme et non comme un motif exotique. Le traitement du personnage remet totalement en question la notion même de sauvagerie. A la prétendue sauvagerie de l'enfant on substitue sa civilisation. L'enfant sauvage est approché au plus près, rendu complice du lecteur, pour faire reculer la chape de silence qui entoure les laissés-pour-compte du monde tiers, qui voile les génocides des expansions de l'Europe à l'extérieur de ses frontières : le titre est dénotatif et annonce le sujet profond de la fiction

[...]

¹¹ - "Un incroyable malentendu" par Dominique Le Boucher, art. cit., p.116.